
Introduction

Approche contextuelle et contrastive de *on*

Raluca Nita

Université de Poitiers, FoReLLIS UR 15076

Ce numéro thématique est issu du colloque « Le pronom français *on* : étude contrastive à travers les langues et les genres » qui s'est tenu à l'Université de Poitiers les 18 et 19 novembre 2021 et qui s'inscrit dans un projet de constitution et d'exploitation d'un corpus multilingue et bi-genres (Corpus GRAFE – Grec, Roumain, Anglais, Français, Espagnol d'ouvrages littéraires et d'ouvrages scientifiques en linguistique)¹.

La disponibilité de ces ressources nous a conduits à travailler sur deux volets susceptibles de faire apparaître la déformabilité des unités linguistiques (Bouquet 1998) dans une langue et leur complexité au regard des équivalents avec d'autres langues en traduction :

- la variation des conditions de production et d'interprétation des énoncés, que nous mettons en lien avec le concept de genre (Bouquet 2004) ;
- l'association de cette variation avec un transfert vers un autre système linguistique, que nous abordons à travers la linguistique contrastive (Guillemin-Flescher 1986).

Le pronom indéfini *on*, qui est toujours en quête d'identité en relation avec le co(n)texte et dont on interroge d'autant plus les contours en traduction, est apparu comme un candidat idéal pour le projet de recherche thématique que nous présentons ici. L'exploitation des corpus de traduction de l'équipe de linguistique du laboratoire FoReLLIS (Formes et Représentations en Linguistique, Littérature et dans les arts de l'Image et de la Scène) a rendu compte des déterminations contextuelles (temps, syntaxe, lexique, modalités)

1. Projet de recherche financé par le PRES Poitou-Charentes (2013-2015).

du pronom *on* sur plus de 740 occurrences dans les textes littéraires (pour 16 800 mots) et sur plus de 1 500 dans les ouvrages scientifiques (pour 15 500 mots). Il en ressort un « profil » de *on* adapté aux genres et un panorama de ses équivalents à travers la traduction qui étend considérablement le potentiel d'équivalence avec les autres langues (anglais, espagnol, roumain) comparé aux études contrastives actuelles². Il est ainsi apparu que les grands corpus contribuent de manière essentielle à l'avancée de la réflexion sur *on*, alors que cette approche reste pour le moment peu exploitée dans les études, pourtant abondantes, menées sur ce pronom (*cf.* Fløttum *et al.* 2006, 2007).

Guidé par ce travail préalable d'exploitation comparative de *on* sur corpus, l'objectif central de ce numéro est de montrer la façon dont la plasticité du pronom s'adapte et contribue aux visées et aux enjeux spécifiques de genres variés (littéraires, journalistiques, scientifiques, interactions orales, etc.) et par là même met à l'épreuve sa transposition dans des langues diverses (anglais, allemand, corse, espagnol, finnois, roumain, suédois). Les contributions de ce numéro offrent des lignes de recherche qui éclairent sous un jour nouveau la polysémie de *on* du fait de l'approche méthodologique que nous proposons :

- un regard sur *on* par le prisme du lien que nous établissons entre ses différentes valeurs référentielles et son co(n)texte³ d'emploi,
- une comparaison du mode de construction de sa référence avec des équivalents dans d'autres langues.

Cette double approche se fonde sur l'analyse qualitative de données variées et sur l'articulation, originale dans le champ des recherches sur *on*, avec l'exploitation quantitative de grands corpus.

Dans cet article introductif, nous expliciterons, dans un premier temps, les deux aspects méthodologiques centraux de ce numéro : la pertinence d'articuler l'interprétation des faits de langue d'une part aux conditions de production et d'autre part à la comparaison inter-langues. Dans un second temps, la présentation détaillée des articles, regroupés en trois parties, nous donnera l'occasion d'examiner de manière analytique la façon dont chacun s'approprie l'une ou/ et l'autre de ces deux démarches méthodologiques et contribue à développer la réflexion sur le fonctionnement discursif, énonciatif, sémantique, pragmatique de *on*. En réponse à cette introduction, le dernier article, conçu comme une conclusion, reviendra sur ces deux aspects méthodologiques et mettra en regard les articles du numéro avec des données originales inter-genres (prose littéraire et scientifique) et inter-langues (français et anglais).

2. Une partie de ces résultats est reflétée dans certains articles de ce numéro : D. Cretu-Millogo ; M. Hellerstedt et J. Vigneron-Bosbach ; H. Chuquet *et al.*

3. « Cotexte » réfère à l'environnement textuel, « contexte » aux conditions de production et d'interprétation du texte.

1. De l'utilité du contexte et de la comparaison des langues

La plasticité référentielle du pronom *on*, qu'elle ait été appréhendée comme « flexibilité référentielle » (Norén 2009), comme « flou référentiel » (Landragin et Tanguy 2004), comme « indistinction énonciative » (Détrie 1998) ou à travers ses multiples « facettes » (Fløttum *et al.* 2007), reste au centre des préoccupations des linguistes depuis plus de quarante ans. À l'oral (Blanche-Benveniste 2003, Coveney 2003) ou à l'écrit (Atlani 1984, Landragin et Tanguy 2004), *on* est analysé sous l'angle de ses valeurs référentielles à partir des relations avec les autres pronoms en cotexte, en prenant comme support des genres variés (littéraire – roman, théâtre, nouvelle ; scientifique – articles de recherche ; journalistique ; productions du web). Cependant, peut-être justement en raison de la complexité de l'appréhension de *on*, les analyses ont plutôt tendance à explorer un genre en particulier, souvent à travers des textes ciblés (Détrie 1998, Rabaté 2001). Quelques contributions néanmoins s'emparent de données plus larges à travers des corpus, par exemple, dans la presse (Tartarin 2011, 2013) ou dans le genre académique de l'article de recherche (Gjesdal 2008). L'ouvrage de Fløttum *et al.* (2007) étend la comparaison de *on* à plusieurs genres (littérature du XIX^e, articles scientifiques, genres de l'oral informel).

Si le pronom *on* a déjà été largement étudié en français, la richesse de son interprétation est loin d'avoir été épuisée, tant son caractère intrinsèquement indéfini (Jonasson 2010) le rend adaptable à la variété des co(n)textes, justifie la multiplication de ses valeurs référentielles et convoque des identités énonciatives contraires (sphère de l'énonciation et sphère délocutive) et souvent simultanément acceptables. D'autre part, l'étude de *on* par comparaison avec ses équivalents dans d'autres langues n'a été entreprise que de manière partielle, tant dans le choix des langues que dans celui des phénomènes discursifs étudiés. Cette direction de recherche demeure, potentiellement, une source supplémentaire d'enrichissement du profil énonciatif et discursif de *on*.

1.1. L'approche contextuelle et le « genre »

Si les études sur *on* s'accordent à montrer l'importance du cotexte afin d'essayer de stabiliser l'hétérogénéité intrinsèque de ce pronom « insaisissable », le rôle du contexte, qui se reflète dans le genre, a été moins systématiquement formulé de manière explicite. Pourtant, la diversité des supports textuels des recherches sur *on* est incontestable : la presse (Tartarin 2013), le genre de l'éditorial dans la presse (Ablali 2018), la littérature (Détrie 1998, Jonasson 2004, Nita à paraître, Rabaté 2001, Skibinska 1984), les écrits scientifiques (Gjesdal 2008, Fløttum *et al.* 2006) et plus récemment l'interaction en milieu hospitalier (Ablali et Wiederspiel 2023, Blasco et Cappeau 2020). Les résultats sont tout aussi incontestablement ancrés dans les spécificités des supports étudiés du fait même des

cotextes analysés (par exemple, *on* et prédictats subjectifs dans la presse, *on* et verbes de perception dans la littérature) et des phénomènes discursifs évoqués (perception, formes de discours rapportés libres pour la littérature). Cependant, peu d'études évoquent explicitement le concept de genre (Adam 2012, Biber et Conrad 2009, Rastier 2001) et discutent le lien fonctionnel entre *on* et les conditions de son utilisation (Biber et Conrad 2009)⁴, et donc les spécificités des types de textes (Adam 2012) à l'intérieur d'un genre, ou des visées de celui-ci (Swales 1990). Nous pourrions sans doute expliquer cela par la difficulté de délimiter ce que l'on entend par *genre* : la variété des termes pour nommer ce concept (« discours », « champs génériques » (Malrieu et Rastier 2002), « genres », « sous-genres », « figures génériques », « générèmes » (Krazem 2011), « types de textes », « séquences » (Adam 2004, 2012)) s'inscrit dans la variété de ses approches théoriques et dans une prise de conscience de l'hétérogénéité interne des textes qui sont censés représenter le genre comme norme.

Pour appréhender le genre et le rendre accessible à l'analyse linguistique, on citera deux tentatives intéressantes de synthèse chez Gérard (2019) et chez Bouquet (2004). Le premier expose une conception variationniste des genres, tenant compte du lien indissoluble entre histoire, culture et genres discursifs. Il apparaît alors nécessaire, dans l'analyse des faits de langue, d'envisager le genre entre norme et variation. Les glissements dans l'emploi des marqueurs, le recours privilégié à certains marqueurs ou à certaines valeurs des marqueurs vont refléter l'évolution des genres, qui en retour explique les faits de langue (cf. S. Lehmann ; L. Galliot et L. Gournay dans ce numéro).

La perspective de Bouquet (2004, 1998) englobe celle de Gérard (2019) et nous semble rendre le concept de genre plus maniable et efficace pour l'analyse linguistique en le mettant en relation avec la construction et l'interprétation du sens. Cette perspective correspond à l'approche que nous proposons pour la lecture des articles de ce numéro et peut réinvestir de manière fructueuse les études sur *on* qui se placent dans un genre textuel spécifique. Bouquet préconise « de ne pas différencier ‘genres de textes’ et ‘genres de discours’ » (Bouquet 2004 : 12-13) en considérant le genre comme « une détermination du sens (un *actualisateur* du signe linguistique) » (Bouquet 2004 : 7). Il donne au genre un statut similaire au contexte dans la construction du sens des marqueurs et par ce biais intègre le contexte de production dans l'analyse linguistique :

[...] le concept de « genre » n'est rien moins que susceptible de définir l'objet d'une linguistique du sens en intégrant dans celle-ci une dimension communément reléguée à « l'extra-linguistique » (par ce qu'on pourrait appeler l'illusion logico-grammaticale en sémantique). (Bouquet 2004 : 7).

4. Biber et Conrad (2009) définissent trois composantes définitoires du *register*, terme anglophone que l'on peut considérer comme équivalent de *genre* en français : « the situational context, the linguistic features, and the functional relationships between the first two components » (Biber et Conrad 2009 : 6).

La construction du sens ne se joue pas uniquement dans l’agencement des marqueurs, en cotexte, mais dans l’articulation de l’interprétation de cet agencement aux conditions d’emploi des énoncés (Nita 2022 : 78-89). Si l’on remonte au début de la réflexion théorique sur les genres chez Bakhtine (1984), on y trouve déjà, implicitement, la formulation de la sélection qu’opère le genre sur les formes de la langue et sur leurs valeurs : « Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre et, entendant la parole d’autrui, nous savons d’emblée, aux tout premiers mots, en pressentir le genre » (Bakhtine 1984 : 285). Le contexte est ainsi un facteur de régulation du sens au même titre que le cotexte, ce que Bouquet décrit dans ces termes : « ... le concept de genre recouvre... une théorie implicite de la polysémie des énoncés » (Bouquet 1998 : 112).

Dans la majorité des études sur *on*, le genre textuel sert de support au traitement de la polysémie du pronom, sans que les caractéristiques et les exigences sémantiques, énonciatives et textuelles du genre ne soient discutées pour exposer ainsi :

- le lien avec la référentialité multiple de *on* : la manière dont le marqueur contribue à caractériser le genre,
- et inversement la réponse que le genre apporte à *on*, en stabilisant ou du moins en filtrant son rôle sémantique, énonciatif et discursif.

Il existe, néanmoins, des études qui mettent spécifiquement en évidence l’interaction entre genre et *on* en revendiquant une approche par la théorie des genres : par exemple, Fløttum *et al.* (2007) montrent l’apport de la plasticité de *on* aux phénomènes énonciatifs de variation de points de vue, de discours indirect libre dans la littérature. Pour Gjesdal (2008), le genre de l’article de recherche, par « l’idéal impersonnel et les contraintes sur la représentation textuelle de l’auteur », constitue « un excellent observatoire pour l’emploi de *on* » (Gjesdal 2008 : 133). Ablali (2018), qui livre une analyse de *on* liant sa distribution cotextuelle et son incidence sur la posture de l’énonciateur dans l’éditorial, affirme, plus généralement, la nécessité d’appréhender les formes de la langue dans leur relation aux genres, puisque dans « l’actualisation ou l’inhibition de variables dans un texte » se joue « la manière dont les textes pensent et permettent de penser le genre » (Ablali 2018 : 170).

Les contributions de notre numéro n’échappent pas à cette double tendance dans le champ de recherche sur *on* et se situent entre intégration implicite du genre dans l’interprétation de *on* (articles des parties 2 et 3) et exposition du genre comme filtre d’interprétation de *on* qui devient, en retour, un moyen linguistique de caractériser le genre (articles de la partie 1). Cependant, il ne s’agit pas, dans ce dernier cas, d’un positionnement dans le cadre de la théorie des genres, mais de la reconnaissance explicite d’un travail du contexte sur les valeurs de *on* simultanément au travail des agencements cotextuels des marqueurs. Ainsi, l’unité des contributions est conférée justement par la place,

implicite ou explicite, que tient le contexte dans le déploiement ou la restriction des valeurs de *on* en cotexte. Cette introduction montrera la manière dont chaque contribution se situe dans une approche générique/contextuelle dont la reconnaissance et la valorisation, au même titre que le cotexte, sont nécessaires pour saisir la composante sens des unités linguistiques :

le sens de toute production langagière est déterminé par un constituant sémantique (ou sémantico-pragmatique) suprasegmental – qu'on peut décider de nommer genre, genre sémantique, genre pragmatique, ou constituant générique – actualisant les systèmes auxquels ressortissent les composants segmentaux du sens de cette production langagière. (Bouquet 2004 : 8)

1.2. L'approche contrastive

D'un point de vue contrastif, l'utilisation de la traduction pour déterminer les équivalents de *on* et pour mener une réflexion sur son rôle et sa référence en contexte reste relativement peu exploitée dans la littérature scientifique. De manière étonnante, *on* a été peu abordé dans la comparaison avec l'anglais (*cf.* Jonasson 2011 pour une étude à partir d'un roman, Tartarin 2011 et 2013 pour les équivalents anglais dans un contexte de modalisation dans un corpus journalistique, Chuquet et Paillard 1987 pour un panorama des traductions en anglais dans une approche de méthodologie de la traduction, et plus récemment Nita (à paraître) sur la construction de la perception). Néanmoins *on* a pu être étudié à travers des données contrastives (originaux comparables ou originaux et traductions) dans la comparaison avec des langues scandinaves, comme le suédois et le norvégien (Egerland 2003, Fløttum *et al.* 2006, Fløttum *et al.* 2007, Johansson 2002-2003), avec l'allemand (François 1984), l'italien (Jonasson, 2008), le polonais (Skibińska 1984 et 1990), etc. Il reste que la comparaison inter-langues pourrait être davantage exploitée pour éclairer la complexité de *on* : par l'introduction de nouvelles langues et par le renforcement de la recherche sur corpus proposant une variété de données textuelles et génératives. Ce numéro apporte une contribution à un tel développement potentiel par l'exploitation de corpus de langues variées, dont certaines peu abordées en lien avec *on* (l'anglais, le finnois, le corse, le roumain, l'allemand, le suédois).

L'importance des résultats que nous exposerons dans la présentation des articles concernés par la comparaison inter-langues s'appuie sur la spécificité de la démarche en linguistique contrastive. Celle-ci s'inscrit ici dans la recherche initiée par Johansson (2007) et Guillemin-Flescher (2023, 1986, 1981) et se caractérise par une étude des langues dans des conditions de comparabilité qui sont celles d'originaux et de traductions, ou de textes comparables originaux. La diversité des données, assurée par le recours aux corpus, permet de considérer que les résultats soient représentatifs des fonctionnements des langues en réduisant le biais qui peut être introduit par le style d'un auteur ou d'un traducteur.

En effet, la quantité et la qualité des données guident la démarche contrastive qui constate les récurrences dans les équivalences établies par les corpus et s'efforce de mettre au jour le profil de ces équivalences selon les conditions discursives, syntaxiques, sémantiques de leur apparition :

[...] les textes traduits font apparaître des récurrences qui ne peuvent être arbitraires. Même si on n'obéit pas à des « règles de transposition », il y a néanmoins une grammaire intérieure, un comportement langagier collectif qui apparaît à travers la diversité des traductions. (Guillemin-Flescher 1986 : 59)

Chez Guillemin-Flescher (2023, 1981), l'approche linguistique de la traduction se revendique de la théorie culiolienne du langage et rend compte de ce qui se joue dans les formes de la langue de par leurs conditions d'utilisation. La linguistique contrastive peut ainsi mettre en relation des formes linguistiques dans deux ou plusieurs langues sur la base de la façon dont elles construisent le sens en acceptant les ajustements inter-langues, les compensations, et en les appréhendant avec un point de vue commun, celui de l'activité de langage qui se déploie dans chaque langue :

Si la traduction est possible, c'est d'abord parce que l'activité langagière est la même quelle que soit la langue, et quels que soient les moyens différenciés impliqués par chaque langue. L'activité langagière n'est pas prisonnière des langues, qui sans doute la conditionnent dans leur diversité mais qui ne la limitent pas. (De Vogüé 2006 : 309)

Le pronom *on* se prête tout particulièrement à une recherche en linguistique contrastive qui engage une réflexion sur les valeurs des marqueurs, sur la réussite et les ratés de leur transposition dans une autre langue et par là même sur la manière dont la langue de départ se trouve éclairée sous un jour nouveau. Il est souligné, dans le cas de *on*, l'absence d'un pronom équivalent dans les autres langues, à part *man* en allemand et en suédois (Egerland 2003, Johansson 2010), partiellement *one* en anglais et *uno* en espagnol, et *omu* en corse (*cf.* P. -D. Giancarli dans ce numéro). Et pourtant, ce n'est pas parce que cet équivalent existe que la relation avec *on* va de soi, qu'ils vont se rejoindre dans la distribution syntaxique ou dans l'étendue sémantique impliquée par la référence à l'humain. Les propriétés syntaxiques, sémantiques et énonciatives des unités comparées, les contraintes de co(n)texte sont prises en compte dans l'analyse contrastive (*cf.* les articles des parties 2 et 3 de ce numéro). L'absence d'équivalent formel direct pourrait s'entendre comme une défaillance de la traduction, du transfert du sens d'une langue vers l'autre et comme signant d'emblée des « manquements » dans la relation entre les langues. Or il n'en est rien : ce qu'on attend d'une approche linguistique de la traduction, parce qu'il s'agit d'une approche comparative des langues dans des conditions similaires d'utilisation, c'est de révéler les spécificités de la construction du sens d'un fait de langue (Johansson 2007), que l'équivalent formel direct existe ou non dans la langue d'arrivée. Comme le souligne de

Voguë (2006 : 310), il y a toujours du « jeu » dans la traduction, quel que soit le degré d'équivalence sémantique, parce qu'il y a du décalage entre le niveau des représentations cognitives et leurs réalisations linguistiques dans l'énoncé, ce qui est le propre du langage. C'est ce jeu qui est pertinent pour l'étude des faits de langue car il vient en appui aux études unilingues et met en évidence l'importance des aspects linguistiques, discursifs, pragmatiques qui pourraient aller de soi et ne pas prêter à questionnement dans la langue d'origine, mais qui s'avèrent déterminants à la lumière du contraste avec une autre langue.

On peut renvoyer ici à trois études de ce numéro qui traitent de *on* à valeur générique et qui montrent, par le biais de deux équivalents à valeur « similaire » en corse (*cf.* P. - D. Giancarli), finnois (*cf.* M. Nivala) et roumain (*cf.* D. Cretu-Millogo), à quel point la notion de générique dans la description de *on* peut être nuancée, dans son rapport à une expérience individuelle sous-jacente, et peut déterminer une « spécialisation » des équivalents. Les niveaux syntaxique, sémantique, discursif viennent, par le biais de la comparaison inter-langues, souligner des traits contextuels discriminants associés à cette valeur, traits qui s'avèrent essentiels pour choisir entre plusieurs équivalents possibles. On peut aussi prendre l'exemple de l'équivalence insuffisante entre des marqueurs de discours *on va dire* et *let's say, shall we say, sorta'/kinda'* (L. Lansari) pour souligner que c'est dans cet écart que se confirme la spécificité de l'analyse unilingue et que l'on prend, encore une fois, la mesure de la complexité de la construction du sens dans le cas du marqueur français.

L'intérêt des études contrastives est donc de révéler les nuances des marqueurs dans le cadre des équivalences que les conditions similaires d'usage peuvent faire ressortir à travers la traduction ou à travers des originaux comparables (Johansson 2007). Une telle approche s'avère d'autant plus pertinente dans le cas d'un marqueur comme *on* du fait de sa pluralité référentielle, redéployée à chaque fois selon les conditions d'emploi, du fait que peu de formes pronominales peuvent construire certaines de ses valeurs référentielles dans d'autres langues qui vont pondérer différemment ses nuances de sens. C'est ainsi que les corpus multilingues⁵ révèlent toute une série de marqueurs équivalents, certains communs (du moins d'un point de vue formel) à plusieurs langues (passif périphrastique, pronom de 1^e, 2^e ou 3^e personne, noms collectifs, pronoms indéfinis), d'autres spécifiques (passif réflexif impersonnel en roumain, passif unipersonnel en finnois, pronom *omu* en corse) mais aussi toute une série de constructions syntaxiques (constructions impersonnelles, changement d'orientation des énoncés) qui, selon les co(n)textes, mettent au jour ou, au contraire, voilent et laissent en suspens l'identité de *on*. Nous renvoyons à l'article de conclusion de ce numéro (Chuquet *et al.*) pour une illustration d'une analyse croisée entre la comparaison des langues et la comparaison des genres.

5. Cf. dans ce numéro P.-D. Giancarli, M. Nivala, D. Cretu-Millogo, M. Hellerstedt et J. Vigneron-Bosbach, H. Chuquet *et al.*

2. Présentation des articles

Les contributions de ce numéro sont organisées en trois parties. Les études monolingues (partie 1) illustrent l'interaction entre *on* et les spécificités des genres et des contextes d'utilisation. Les études contrastives s'intéressent d'abord (partie 2) à une configuration précise en français (*on va dire*) ou à un équivalent spécifique : *one* en anglais, inversion de la relation en allemand et suédois. Elles se focalisent ensuite (partie 3) sur la valeur générique de *on* analysée à partir de grands corpus parallèles (français *vs* corse, finnois, roumain).

2.1. Première partie. Contrastes dans les contextes d'emploi de *on*

La première partie propose d'abord une perspective diachronique sur *on* « à la croisée des genres », depuis l'ancien français jusqu'à la langue du XVI^e siècle (S. Lehmann), et illustre ensuite, à travers des emplois actuels, des profils énonciatifs distincts que *on* se construit, selon le cotexte lexico-sémantique, dans les interactions spontanées adulte-enfant (M. Le Mené Guigourès, C. da Silva-Genest, A. Salazar Orvig).

Dans le premier article, **S. Lehmann** dresse le parcours diachronique de *on* en lien avec le développement de genres différents et avec l'évolution de la langue depuis l'ancien français à la Renaissance en passant par le moyen français. L'auteure aborde les genres par le biais de la théorie des types de séquences textuelles de J.-M. Adam, ce qui lui permet de rendre compte de manière fine du déploiement référentiel de *on* : les genres, narratifs en ancien et moyen français, scientifiques en moyen français et à la Renaissance, se diversifient en suivant l'évolution des préoccupations sociales et s'enrichissent de types de séquences textuelles afin de servir ces nouvelles communautés « socio-discursives » (Adam 2004). Le pronom *on* suit cette évolution.

L'ancien français et le moyen français partagent, au niveau des genres, les séquences narratives des romans dans lesquelles *on* manifeste une valeur générique indéfinie associée à des stratégies textuelles et à des schémas syntactico-grammaticaux récurrents : la prise de parole des personnages, le passage du passé au présent, les constructions hypothétiques, les proverbes, ce sont là autant d'instances dans lesquelles *on* s'associe à l'expression d'expériences généralisées à une communauté. Le moyen français se distingue néanmoins de l'ancien français et atteste d'un nouvel emploi de *on* : celui-ci acquiert une valeur indéfinie spécifique qui permet de renvoyer à un protagoniste ou à un groupe dans le récit tout en maintenant son identité dans le flou. En même temps, en moyen français, les intérêts et préoccupations sociétales évoluent et créent les conditions pour l'émergence de nouveaux genres qui continuent de se développer à la Renaissance. *On* est pris dans ce mouvement. La « prose scientifique » s'illustre dans les traités de jardinage, les traités de peste, les articles

encyclopédiques, et introduit de nouvelles séquences textuelles, argumentatives et explicatives, qui génèrent de nouveaux emplois de *on* générique et illustrent son ambiguïté, entre inclusion et exclusion du locuteur. *On* sert la portée didactique des traités de jardinage : utilisé avec des verbes d'action, *on* devient le support de l'expression d'une expérience à laquelle s'identifie toute une communauté mais qui s'appuie sur une expertise individuelle du locuteur. Dans les traités de peste, tant en moyen français qu'à la Renaissance, *on* est sujet de verbes qui renvoient à des actions requises selon la visée prescriptive du genre. C'est ainsi que *on* permet de généraliser les actions conseillées, orientées vers le co-locuteur, sans pour autant exclure le locuteur. Enfin, le discours scientifique en moyen français introduit à travers *on dit* la construction de la polyphonie, le renvoi à des paroles autres sur lesquelles le locuteur s'appuie pour se construire une posture scientifique. La Renaissance diversifie les verbes de parole (*demander*, *répondre*) associés à *on*, ce qui contribue à situer le locuteur dans la communauté scientifique, contrairement à *on dit* précédemment.

L'article de S. Lehmann nous permet de saisir le lien entre le développement des productions textuelles dans leurs caractéristiques récurrentes, thématiques, séquentielles, qui sont les prémisses des genres, et l'essor des valeurs référentielles ambiguës de *on* au service des visées spécifiques des différentes productions littéraires et scientifiques.

M. Le Mené Guigoures, C. da Silva-Genest, A. Salazar Orvig développent le lien entre la référentialité multiple de *on* et les enjeux de la situation de communication dans une approche acquisitionnelle qui s'est peu intéressée jusqu'ici au pronom *on*. L'article propose un regard comparatif sur les emplois de *on* chez les enfants et chez les adultes dans un cadre dialogique interactionnel en s'appuyant sur une perspective multidimensionnelle qui distingue les valeurs de *on* selon les contextes (types d'activités) et les traits cotextuels (nature sémantique des verbes, temps). L'analyse montre que les enfants sont exposés à la complexité de *on* à la fois dans sa référentialité et dans l'ajustement de cette référentialité multiple aux situations d'usage et aux postures différentes de l'interlocuteur adulte. Si les productions des enfants reflètent « la distribution des pronoms chez les adultes » à la fois dans des reprises immédiates et également à plus long terme dans des situations d'emploi similaires, ces productions font également état d'usages différents par rapport à ceux des adultes. Cela indique que « les usages ne sont pas pure copie mais reprise pertinente sur le plan interactionnel » et que la polysémie de *on* est filtrée, dès l'acquisition de la langue, par son contexte d'utilisation. Ceci nous renvoie à la position de Bakhtine (1984) évoquant une grammaire des genres, générée par la « communauté socio-discursive » des énoncés, qui est imbriquée dans la grammaire de la langue. En effet, l'emploi de *on* dans l'injonction, par exemple, se rencontre chez l'adulte mais pas chez l'enfant, ce qui est en accord avec les postures du locuteur-adulte et du co-locuteur-enfant dans la situation de communication et illustre ainsi l'adéquation

des formes de la langue à ces paramètres. De même, le rôle de l'adulte en tant que porteur d'une mission de régulation de la conduite de l'enfant se reflète dans les emplois génériques de *on*, qui ne sont pas reproduits par les enfants dans la situation d'interaction ludique avec les adultes.

La complexité référentielle de *on* est ainsi régulée par la nature de l'interaction et par les rôles des participants, faisant la preuve de la détermination des formes de la langue par les pratiques discursives. Les productions des enfants illustrent l'appropriation de ces emplois régulés et adaptés au contexte.

La suite des articles garde un ancrage dans la spécificité des supports textuels que les auteurs prennent en compte dans l'analyse de *on* et adjoint à ces supports une dimension contrastive inter-langues (français *vs* anglais, corse, finnois, allemand, suédois et roumain) dont l'apport est de montrer l'ajustement complexe aux valeurs de *on* de formes linguistiques variées à travers les langues.

2.2. Deuxième partie. Fonctions discursives spécifiques à *on* et contrastes entre les langues

Dans cette deuxième partie, l'article de L. Lansari développe, dans la continuité des articles précédents, l'étude fine de *on* en lien avec le registre informel des productions web qui génèrent le recours au marqueur discursif *on va dire*. Cet article constitue en même temps la transition vers les études contrastives du reste de ce numéro en proposant une approche inter-langues sur données comparables à la recherche d'équivalents formels et fonctionnels de *on va dire* en anglais dans le même contexte d'utilisation. Dans le prolongement de cet article, les contributions de L. Galliot et L. Gournay, et de M. Hellerstedt et J. Vigneron-Bosbach se concentrent sur un équivalent en particulier, respectivement *one* et « l'inversion de la relation », et associent les analyses à une sémantique propre au support littéraire sur lequel s'appuient les études.

L. Lansari s'intéresse à *on* à travers un marqueur de discours, *a priori* résultant d'un effacement sémantique de ses composants, *on va dire*. Cependant, elle fait l'hypothèse qu'en réalité, la valeur des formes travaille par-delà le figement, hypothèse déjà défendue par De Voguë (2021). Cela est démontré dans deux étapes : à travers l'étude d'un corpus de français oral provenant du web, et ensuite par la comparaison avec des formes potentiellement équivalentes en anglais dans un corpus comparable. L'analyse pragmatique, syntaxique et sémantico-discursive de *on va dire* dans un registre non soutenu qui lui est spécifique met en évidence la mobilité syntaxique du marqueur, liée à des fonctions pragmatiques variées (commentaires et exemplification), et un trait sémantico-discursif invariable, la stabilisation d'une altérité qui s'appuie sur les valeurs de chacun des marqueurs et sur leur interaction, à savoir le pronom *on*, le futur périphrastique et *dire*. Par rapport au large spectre référentiel de *on*, le contexte d'utilisation et l'articulation des marqueurs dans le texte sélectionnent deux valeurs : d'une part,

le renvoi au locuteur et au co-locuteur et d'autre part, le renvoi au locuteur et à la doxa. *On va dire* a un rôle métadiscursif à travers lequel il pose de manière concomitante l'altérité de l'élément sur lequel il porte (plus ou moins conforme à une attente) et sa stabilisation. Ce rôle prend appui sur l'indétermination de *on* qui renvoie à la source de prise en charge du commentaire métadiscursif, à savoir le locuteur dans un positionnement soit par rapport au co-locuteur, soit par rapport à la doxa. Dans un cas, *on va dire* construit un consensus anticipé avec le co-locuteur, dans l'autre un consensus feint avec la doxa.

La comparaison avec l'anglais vise à déterminer, dans un premier temps, des équivalents formellement proches suivant l'idée de l'activation des propriétés des marqueurs de l'expression figée. L'auteure fait l'hypothèse que la relation avec le co-énonciateur ou avec la doxa pourrait être retrouvée dans des marqueurs qui partagent avec *on va dire* la construction d'une relation correspondant au rôle de *on*, la projection dans le futur (*aller*) et le verbe de parole (*dire*). Sont proposés comme équivalents *let's say* et *shall we say*. Les limites de l'équivalence entre *on*, qui reste indéterminé, et le pronom *we* dans ces marqueurs discursifs permettent de mieux éclairer le rôle actif de la polyréférentialité de *on* dans la forme figée. Si *let's say* et *shall we say* ont un fonctionnement discursif similaire à *on va dire* (stabilisation d'une altérité), ils présentent une limite dans l'achèvement de l'équivalence : le pronom *we* et l'impératif construisent la stabilisation dans un consensus exclusivement intersubjectif locuteur-co-locuteur, ce qui n'est pas le cas pour *on*. L'analyse contrastive démontre ainsi que l'indétermination de *on* est toujours à l'œuvre ici, ce qui conduit l'auteure à envisager une équivalence, à partir d'un corpus comparable de registre non soutenu, avec des marqueurs du « vague » pouvant rejoindre ainsi le caractère référentiel mouvant de *on* : il s'agit des formes contractées *sorta, kinda*. Cependant, les différences entre le français et l'anglais persistent et se placent au niveau du fonctionnement pragmatique (une seule fonction pour les marqueurs anglais, le commentaire, contre deux pour le français) et syntaxique (une position fixe pour les marqueurs anglais, contrairement à la mobilité du français). À cela s'ajoute la difficulté de traduire *sorta/kinda* par *on va dire*.

Si la comparaison entre le français et l'anglais montre la nécessité de prendre en compte plus largement les différences entre les marqueurs de discours dans les deux langues (plus variés et nombreux en français, avec un recours plus fréquent à *dire*), elle s'avère néanmoins essentielle pour affiner l'analyse unilingue de *on*. Du fait de l'équivalence partielle avec l'anglais, il apparaît que *on*, par son indétermination, tient un rôle pivot dans la construction des valeurs pragmatico-discursives du marqueur de discours dont il fait partie.

L'article de **M. Hellerstedt et J. Vigneron-Bosbach** se focalise sur une équivalence de *on* moins abordée dans les études inter-langues, l'inversion de la relation prédicative, qui est observée ici à partir de l'allemand et du suédois : une structure syntaxique active dont le sujet correspond à l'objet direct ou indirect

de l'énoncé français. L'intérêt pour cette structure se justifie par sa fréquence dans le corpus étudié (deuxième choix de traduction en allemand et en suédois après le pronom *man* et avant le passif), ce qui mène les auteures à s'interroger sur les propriétés de *on* qui peuvent être révélées à travers ce choix. Les données qualitativement et quantitativement variées du corpus permettent aux auteures de faire avancer la comparaison avec l'allemand et le suédois par rapport aux recherches antérieures (respectivement François (1984), Flöttum *et al.* (2007)) qui portaient sur une seule œuvre en français.

Le choix de l'inversion en allemand et en suédois s'avère être en lien avec un emploi de *on* majoritairement indéfini, qu'il soit générique ou spécifique, et avec des cotextes de perception, de localisation, de don et de construction de l'objet. En se focalisant d'abord sur les cotextes de perception, les auteures montrent, dans la lignée de précédents travaux (Hamelin 2018), le rôle de l'indétermination de *on* dans la focalisation sur le procès et l'objet de perception en français. Dès lors, il est possible d'analyser l'inversion comme une « réconciliation » entre la syntaxe (le percept devient sujet, et est donc mis en valeur) et le mode de construction de la référence par rapport au français où *on*, bien que terme de départ, favorise, par son caractère indéfini générique, la valorisation du percept correspondant à l'objet direct du verbe. Le détail des traductions en suédois et en allemand permet d'affiner davantage l'analyse et la saillance de la propriété de perceptibilité : propriétés sémantiques et morphologiques des verbes de perceptibilité en suédois, verbe de perception à l'infinitif en allemand qui inscrit la perception comme propriété potentiellement actualisable dans une occurrence de procès.

Plus généralement, l'inversion de la relation attire l'attention sur les conditions textuelles de la réalisation de cette équivalence, lorsque *on*, par son indétermination, sert simplement de support syntaxique à l'énoncé alors que du point de vue sémantico-discursif, c'est la propriété de l'objet syntaxique qui est au premier plan. Cela se vérifie non seulement pour la perception, mais aussi pour l'expression du don et de la localisation, également analysée.

Soulignons que cette étude fait ressortir la manière dont l'indétermination de *on* est exploitée par le support textuel, ici littéraire : il a en effet été montré, en français (Rabaté 2001, Maingueneau 2000) et dans la comparaison français-anglais (Nita à paraître), l'ancrage de *on* + verbe de perception dans la construction de la perception représentée puisque l'existence de la source subjective de perception est posée mais demeure à la fois potentiellement générique et possiblement identifiable à une source spécifique du cotexte. La construction de la perception elle-même devient ainsi saillante. La valeur modale qu'attribuent les auteures à *on* + verbe de perception, en lien avec le trait « perceptible », et le recours massif à l'inversion dans ce cas en allemand et en suédois, comme en anglais, favorisent ainsi un phénomène discursif spécifique, intrinsèque au texte littéraire, la construction de la perception prise sur le vif. De même, dans

les contextes décrits par les auteures comme construction d'une propriété attribuée à l'objet syntaxique en français, c'est bien ce constituant syntaxique (objet direct en français, sujet en allemand et en suédois) qui est mis en avant dans les trois langues et cela en lien avec un rôle informationnel saillant : il s'agit de l'entité (animée ou inanimée) au centre de la scène dans la séquence de récit. Il semble ainsi possible d'identifier, dans le cas du recours à l'inversion, un rôle de cohérence textuelle attribuable à *on* + verbe : le réagencement syntaxique en allemand et en suédois se justifie par le maintien du topique en position de sujet, selon la structure informationnelle canonique de l'énoncé. La comparaison inter-langues met ainsi en lumière les propriétés corrélées du cotexte (*on* + traits sémantiques du verbe) et du contexte (sémantisme particulier du genre littéraire (perception représentée) ou d'un type de séquence (le récit)).

Le croisement entre les spécificités de *on* et de ses marqueurs équivalents d'une part et les spécificités du contexte d'autre part apparaît de manière explicite dans l'étude suivante. **L. Galliot et L. Gournay** y analysent les traits syntaxiques et sémantiques de *on* dans l'expression de la générativité à partir de l'équivalence ou l'absence d'équivalence avec le pronom indéfini anglais *one* dans quatre traductions de l'œuvre de V. Woolf, *A Room of One's Own*. Les auteures constatent un recours massif à *on* pour traduire *one* qui s'explique, *a priori*, par des traits grammaticaux, sémantiques, discursifs communs, qui en font des candidats à l'équivalence (pronoms indéfinis à référence floue, partageant des contextes génératifs). Néanmoins, les divergences entre les quatre traductions dans le recours à *on* et la mise à l'écart systématique de *on* dans certains cotextes attirent l'attention sur une équivalence imparfaite qui devient source d'exploration de la spécificité de *on*. Les traits génératifs et stylistiques du texte de V. Woolf viennent alors affiner l'analyse des propriétés de *on* et de ses différences avec *one*.

Sur le plan syntaxique, *on* est restreint à la position de sujet, est opaque à la co-référentialité et est un pronom clitique exigeant la proximité avec le verbe. Si ces traits vont de soi dans une étude unilingue, ils montrent leur importance dans la comparaison avec l'anglais : les contextes où *one* est en position objet, fonctionne comme déterminant et ne précède pas immédiatement le verbe bloquent l'équivalence avec *on*.

Sur le plan sémantique et discursif, la malléabilité référentielle de *on* lui assure une plasticité contextuelle par rapport à l'usage dans des genres et des registres différents, comme le montre l'ensemble des articles de ce numéro. Dans le cadre de l'œuvre de V. Woolf, ce caractère de « caméléon » demande néanmoins un usage avisé, comme le montrent les auteures. En effet, *one* répond pleinement à la visée stylistique et à la nature générative hybride du texte de V. Woolf là où l'usage de *on*, comme potentiel équivalent, est plus restreint. La contextualisation de ce texte par les auteures assure le cadre d'interprétation indispensable à l'évaluation de l'équivalence entre *on* et *one*. Le courant

moderniste à visée expérimentale dans lequel s'inscrit V. Woolf privilégie le brouillage énonciatif et la dilution de la présence de l'énonciateur dans des voix autres. La référence générique de *one* qui peut s'imprégnier de référence spécifique en cotexte se trouve alors en accord avec la visée stylistique et littéraire de l'œuvre de V. Woolf, justifiant de sa fréquence hors norme. Ce mode de construction de la référence spécifique à *one* répond également à un autre paramètre de cette production littéraire, le brouillage des genres. L'œuvre est en effet issue de deux communications orales devant un auditoire féminin. *One* contribue à ce brouillage car, par sa référence floue et par son caractère virtuel, il préserve la frontière ténue entre l'intersubjectivité manifeste de l'oral et l'effacement intersubjectif de l'écrit : *one* a toujours une référence générique, la valeur spécifique étant un effet de l'interprétation, et se confine au registre soutenu. *On*, en revanche, peut se construire en relation avec une situation spécifique ou générique selon les indices textuels, il peut être approprié aux genres de l'oral et peut également s'adapter aux genres variés de l'écrit. Dans un registre soutenu, marqué par l'intersubjectivité (à travers la modalité déontique et interrogative), comme c'est le cas chez V. Woolf, *one* maintient, grâce à ses propriétés sémantico-discursives, une intersubjectivité virtualisée, non ancrée dans une situation spécifique, alors que *on* produit une actualisation spatio-temporelle, une injonction et une interpellation directes du co-locuteur, ce qui imprime un trait oral à l'œuvre de V. Woolf au détriment de son caractère narratif. C'est donc le caractère générique hybride et le brouillage énonciatif qui sont en jeu lorsque *on* n'est pas choisi (systématiquement) comme équivalent de *one*. Nous constatons ainsi que l'absence d'équivalence de *on* avec *one* dans les traductions est une preuve des contraintes et des limites que le contexte, par les spécificités de genre et de style, vient poser à un marqueur polyréférentiel comme *on* en éclairant par là même ses traits grâce à la comparaison inter-langues.

2.3. Troisième partie. La généricté de *on* au prisme de la contrastivité entre les langues

Les contributions de cette dernière partie sont basées sur l'exploitation d'originaux et de traductions : les analyses, à la fois quantitatives et qualitatives, se rejoignent dans la réflexion sur la subtilité du trait générique de *on* à travers les équivalents proposés par le corse, le finnois, le roumain et l'anglais. Elles montrent en quoi les propriétés différencielles sémantico-discursives des marqueurs mobilisés par les autres langues sont des facteurs essentiels pour distinguer et éclairer les facettes de la généricté de *on*.

P. -D. Giancarli offre l'une des premières études contrastives de *on* en comparaison avec le corse et souligne, comme l'ensemble des études contrastives de ce numéro, la sélection qu'opèrent les équivalents de *on* sur ses propriétés référentielles. Dans ce cas, le mode de construction de la généralité par *on*, en

distinguant ou non, selon les contextes, des expériences individuelles assimilées à une expérience universelle, est pris en charge de manière spécialisée par deux équivalents en corse, *si* et *omu*.

Avant d'arriver à cette conclusion, l'auteur expose plus globalement les caractéristiques des équivalents corses en se basant sur un corpus bilingue d'originaux et de traductions d'un million de mots couvrant des genres variés. C'est là, dans le caractère transcatégoriel de la recherche comparative avec le corse, que réside une première contribution de cet article à l'étude de *on*. Les traductions de *on* en corse sont étudiées par rapport à cinq états d'(in) détermination : du très indéterminé (le groupe humain) au très déterminé (correspondant à l'équivalence avec les pronoms personnels) en passant par des états intermédiaires (renvoi à un sous-groupe de la classe humains). Quatre choix de traduction sont étudiés en raison de leur fréquence élevée : la 1^{ère} personne du pluriel, la 3^e personne du pluriel, la forme pronominale *si* et le pronom *omu*. Les deux premiers choix opèrent une désambiguisation de la référence plurielle de *on* selon des conditions textuelles qui permettent d'envisager respectivement un *on* inclusif ou exclusif du locuteur. L'auteur souligne que si l'interprétation du référent est légitime, l'annulation de l'ambiguité référentielle de *on* en corse n'est pas sans conséquence sur le plan discursif.

L'étude des traductions par *si* et *omu* donne lieu dans un premier temps à une caractérisation syntaxique, diachronique et diatopique détaillée de ces marqueurs, ce qui est un deuxième point d'originalité de l'article. *Si* et *omu* construisent l'indétermination en l'absence d'un passif impersonnel, trait spécifique au corse. *Si*, *omu* et *on* ont des traits sémantiques communs : référence à un animé humain, propriété d'indétermination, valeur inclusive ou exclusive du locuteur, etc., mais des traits discriminants sur le plan syntaxique apportent une première justification à leur équivalence variable. À cela s'ajoute leur référence : *omu* et *si* couvrent globalement l'ensemble des états d'(in)détermination de *on* mais avec des propriétés opposées qui esquisSENT leur complémentarité en intégrant leurs spécificités syntaxiques. En relation avec ses origines, sa distribution dans les subordonnées et sa position non contrainte, *omu* traduit *on* lorsqu'il s'agit de cotextes qui manifestent une occurrence spécifique sous la généralisation. Par opposition, *si* esquisse un mouvement inverse, la généralisation à partir d'une occurrence spécifique, et cela en corrélation avec sa propriété de réductibilité phonologique propice à l'indétermination. C'est ainsi que l'alternance, dans un même énoncé, entre *omu* et *si* comme équivalents de *on* vient préciser la valeur générique du pronom français : l'orientation vers un référent spécifique sous le voile de l'indétermination (*omu*) ou l'orientation vers un référent générique diluant toute occurrence individualisée (*si*). L'analyse contrastive du corpus souligne, à travers toutes les catégories de textes, que le rapprochement initialement posé entre *omu*, *si* et *on* se distend au regard de leurs traits, pas uniquement syntaxiques, mais également énonciatifs : *on* déploie

de manière indiscriminée des degrés différents de détermination/indétermination alors que *omu* et *si* se partagent dans l'indétermination générique des stratégies respectivement d'isolement d'un référent spécifique ou de dilution de tout référent spécifique.

M. Nivala se concentre également sur des équivalents particuliers exprimant la généricté en finnois dans un corpus contemporain littéraire et non littéraire qui fournit 1 175 occurrences de *on* dans les deux sens de traduction. Le cœur de l'étude est constitué de l'examen des équivalents les plus fréquents, deux constructions spécifiques au finnois : le passif unipersonnel et la personne zéro. Celles-ci partagent des traits syntaxiques (le sujet est implicite) et sémantiques (le renvoi à un groupe/à une classe, ce qui favorise l'équivalence avec le *on* générique à valeur homogène, à savoir référence à un groupe dont l'expérience est transposable à tout autre groupe ou à un individu). Cependant, des traits sémantiques distincts apparaissent et mettent en évidence deux autres valeurs de *on* : le renvoi à une classe dont les contours se précisent en contexte pour le passif en lien avec *on* indéfini spécifique, et le renvoi à une classe à partir d'une expérience individuelle généralisée pour la personne zéro en lien avec *on* indéfini générique virtuel (Achard 2015).

La spécificité de cette étude dans le champ des recherches sur *on* est l'introduction d'une démarche statistique, la méthode de régression logistique à effets mixtes, qui permet de corroborer l'analyse théorique du lien entre les traits syntaxiques et sémantiques des deux équivalents et les propriétés de *on*. À partir du paramétrage de plusieurs variables cotextuelles (valeurs de *on*, nature et temps des verbes, modalités, syntaxe de la phrase), cette méthode calcule le lien entre variables et choix de traduction. La distribution de *on* indéfini spécifique et indéfini générique virtuel selon respectivement l'équivalence avec le passif et la personne zéro est confirmée. Cependant, des données nouvelles viennent compléter l'analyse qualitative menée préalablement comme, par exemple, la combinaison de *on* à emploi virtuel avec des formes verbales hors situation (le futur, le conditionnel, les modaux) et de *on* à emploi indéfini spécifique avec des verbes au passé. L'association proposée ici entre analyse théorique du corpus, analyse contrastive et étude statistique a un autre apport supplémentaire : les données contrastives (à savoir les deux équivalents à propriétés communes mais aussi discriminantes) attestées par la méthode statistique offrent un argument solide en faveur d'une classification détaillée des valeurs de *on*, comme celle proposée par Achard (2015), qui lui est propre, et que M. Nivala reprend à son compte. Il s'agit de distinguer une valeur indéfinie générique homogène (qui transpose une expérience collective à tout autre groupe ou individu) et une valeur indéfinie générique virtuelle (qui exprime à l'inverse une expérience généralisée/généralisable à partir d'une expérience individuelle). Rappelons que ce type de distinction de la généralité a été également proposé par P. - D. Giancarli pour différencier les deux équivalents corses de *on*. L'étude de M. Nivala peut ainsi attester des conditions textuelles dans lesquelles *on* manifeste une distinction référentielle de la généralité et contraint les

équivalents en traduction. La méthode statistique pourrait également permettre de mettre au jour d'éventuelles variations des valeurs de *on* à travers les genres, ce qui serait à même d'affiner d'autant plus l'analyse contrastive inter-langues.

D. Cretu-Millogo s'intéresse aux équivalents de *on* en roumain à partir d'un corpus de dix extraits littéraires en français et de leurs traductions. Sur un plan théorique général, l'article met d'abord en regard *on* et la classe des pronoms personnels roumains (opposition entre pronoms sujets exprimés et non exprimés), ce qui permet ensuite, par l'étude de corpus, de rectifier les comparaisons grammaticales proposées dans la littérature entre *on* et ses équivalents pronominaux. L'auteure apporte ainsi une contribution majeure à l'étude de *on* dans la comparaison avec le roumain en basant ses résultats sur l'exploitation d'un corpus parallèle. La spécificité de l'article est d'aborder les trois premiers choix de traduction les plus fréquents, *tu* générique, le passif réfléchi en *se* et le pronom de première personne pluriel *noi*, par le biais de l'expression de la généricté en analysant les cotextes véhiculant de manière récurrente cette propriété : les subordonnées en *quand* et en *si*. L'auteure croise les contraintes grammaticales qui distinguent *tu* et *se* (la voix réfléchie impersonnelle ne peut pas se réaliser avec les verbes d'état) et les distinctions sémantiques qui théorisent les différences entre les deux (*tu* exprime une généricté large et universelle, *se* une généricté plus restreinte) pour mettre en regard les deux constructions ainsi que *noi* lorsque le corpus les révèle comme choix de traductions pour *quand/si + on*. La distinction sémantique entre *tu* et *se* s'affine en contexte et permet de préciser, encore une fois, les valeurs générictes de *on* déjà confirmées dans les études précédentes (P.-D. Giancarli, M. Nivala). Le choix de *tu* se fait au détriment du passif réfléchi impersonnel à chaque fois que la généralisation est inclusive d'une expérience partagée/partageable par le locuteur et le co-locuteur. La traduction par *se* est adaptée au cotexte où le caractère général d'une situation ne concerne pas le locuteur. Quant à *noi*, sa valeur généricté peut être affaiblie dans les cotextes où *on* généricté et *nous* spécifique se succèdent.

Cette étude rejoint celles de P.-D. Giancarli et de M. Nivala pour souligner la manière dont l'approche contrastive permet de mieux appréhender *on* dans sa caractérisation en français. Il est possible d'associer *on* traduit par *tu* à *on* généricté virtuel et *se* à *on* généricté homogène (M. Nivala). Mais les constructions roumaines affinent, par leurs propriétés et par leur caractère non-interchangeable, les modes de construction de la généralisation de *on* du point de vue de la référence à l'interlocuteur : d'une part, avec *tu*, un rattachement à l'inter-subjectivité *je-tu*, d'autre part, avec *se*, une mise à l'écart.

En guise de conclusion à ce numéro, l'article de **H. Chuquet, J. Boutault et P. Serpault** revient sur les deux dimensions à propos desquelles a été envisagée l'étude de *on* dans ce numéro : les spécificités des supports textuels et la comparaison des équivalences à travers les langues. En rappelant le point de départ de la thématique de ce numéro, le travail d'exploitation de *on* dans le cadre d'un projet de constitution de corpus multilingues de textes littéraires et scientifiques, les auteures combinent la

comparaison inter-genres et inter-langues en discutant quelques données à propos des équivalents de *on* en anglais dans les deux sens de traduction. Elles montrent en quoi ces équivalents sont spécifiques dans les textes littéraires et dans les ouvrages scientifiques, en quoi ils sont ou non fidèles à l'indétermination de *on* selon son co(n)texte. Les résultats sont mis en regard avec ceux des études précédentes. Ainsi, dans le corpus de textes scientifiques, le décalage entre les traductions en anglais et les originaux en anglais quant à l'équivalence de *on* avec *we* sert à rappeler, à travers le suremploi de *we* dans les traductions, la facette du *on* générique que ce genre exploite et le lien entre faits de langue et genre. *We* est deux fois plus fréquent comme équivalent de *on* dans les traductions (29%) que dans les originaux. Certes, cette équivalence peut s'établir dans certains ouvrages scientifiques issus de la transcription de conférences où *on* pourrait correspondre, en effet, au pronom de 1^{ère} personne. Mais *on* apparaît surtout dans des tournures spécifiques aux textes scientifiques visant la généralisation et l'effacement du locuteur (Fløttum *et al.* 2006, 2007) afin de poser des assises scientifiques objectives dans la démarche démonstrative de ce genre. La traduction par *we* est alors la trace à la fois d'un « défaut » d'apprehension de la valeur de *on* dans le texte de départ et d'un « défaut » de réalisation du genre dans le texte d'arrivée, où la convention de l'effacement du locuteur est plus contrainte qu'en français. On a ainsi, à travers cette « erreur » de traduction, l'illustration de la manière dont le genre sélectionne les faits de langue et leurs valeurs ainsi que la preuve de la complexité de *on*, la difficulté de saisir son ajustement subtil au genre et au cotexte.

L'exemple de l'équivalence entre *on* et *you* dans les textes littéraires et dans les textes scientifiques vient encore apporter des arguments en faveur de la complexité de *on* que la comparaison des genres et des langues met un peu plus au jour. Comme dans les articles de D. Cretu et de M. Nivala qui contrastent les valeurs des équivalents de généricté respectivement en roumain et en finnois face à *on*, les auteures illustrent ici aussi les effets différents de *you* face à *on* selon les genres. Il apparaît ainsi que, dans les textes littéraires, les dialogues, les séquences de construction de la perception ou de discours indirect libre se trouvent modifiées lorsque *you* traduit *on*. Le pronom français, tout en exprimant une propriété attribuable à tout humain, maintient un lien avec une source subjective (le locuteur dans le dialogue, une source indéterminée dans la perception ou la pensée représentées). Dans ces contextes, *you* opère une généralisation qui affaiblit le lien avec cette subjectivité. *You* semble, en revanche, pour cette même raison, un équivalent adapté à *on* dans les tournures figées avec un prédicat de cognition (*you never know*). Dans les textes scientifiques, *you* comme équivalent de *on* change de valeur : il revêt une valeur spécifique, ce qui explique d'ailleurs sa faible fréquence, selon les données des auteures. Il est en effet intéressant de se pencher sur cette opposition entre un *you* spécifique dans les textes scientifiques par rapport à un *on* générique (*si l'on veut /if you will/if you wish*) et un *you* générique dans les textes littéraires par rapport à un *on* où la généralisation n'exclut pas le rattachement à une source subjective dans une situation spécifique.

Cette opposition peut être exploitée pour une réflexion sur la manière dont les faits de langues s'ajustent au genre. Dans le genre scientifique, comme l'expliquent les auteures lors de l'étude de leur corpus, « tout se passe comme si *you* fonctionnait plus comme un véritable pronom de 2^e personne s'adressant à un interlocuteur, fût-il potentiel ou abstrait, que comme générique comparable à *on* » (Chuquet *et al.* dans ce numéro). Puisque le genre scientifique constitue l'élaboration d'une réflexion particulière visant à une vérité générale, la présence de l'interlocuteur trahit celle du locuteur et ramène la réflexion dans une temporalité spécifique. Dans les textes littéraires, dans le dialogue, l'alternance entre *je* et *on* à valeur générique permet de maintenir dans l'indétermination de *on* l'expérience individuelle, alors que le *you* anglais la dilue dans le collectif qui prime. L'article se conclut avec l'exemple de phénomènes transcatégoriels par rapport aux deux langues, comme l'emploi privilégié de *on* avec des verbes subjectifs de parole, pensée, perception. Les auteurs soulignent alors que c'est l'indétermination de *on* en tant que renvoyant ici à une source subjective qui est pertinente. Malgré cette configuration générale, il reste néanmoins possible, à notre avis, de ramener les catégories sémantiques et l'indétermination de *on* à des « fonctions » spécifiques selon les genres, reflétant leurs visées particulières, comme cela a été montré dans de précédentes études : *on* et la construction de la perception dans la littérature (Rabatel 2001), *on* et la construction d'un positionnement scientifique objectivisé dans les textes scientifiques (Gjesdal 2008), *on* et le référencement de l'information dans les textes journalistiques (Tartarin 2013). Les équivalents interlangues font alors face à cette indétermination de *on* qui revêt de multiples nuances en s'associant à un genre et ensuite à une séquence textuelle spécifique parmi celles pouvant définir un genre ainsi qu'à des agencements syntaxiques porteurs de significations pragmatiques.

Références

- ABLALI D. & WIEDERSPIEL B. (2023). *On l'intimiste. Ce que l'usage des pronoms veut dire de la santé des souffrant.es*. *Langages* 231, 129-146.
- ABLALI D. (2018). Quelques pistes théoriques et descriptives pour (dé)masquer les genres. In : D. Ablali, D. Öztin Passerat (éds), *Les masques du discours*. Izmir University, 164-181.
- ACHARD M. (2015). *Impersonals and Other Agent Defocusing Constructions in French*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- ADAM J.-M. (2012). Discursivité, généricté et textualité/ Distinguer pour penser la complexité des faits de discours. *Recherches* 56. Presses du Septentrion, 9-27.
- ADAM J.-M. (2004). *Linguistique textuelle : des genres de discours aux textes*. Paris : éditions Nathan.

- ATLANI F. (1984). *On l'illusionniste*. In : A. Grésillon & J.-L. Lebrave (éds), *La Langue au ras du texte*. Lille : Presses universitaires de Lille, 13-29.
- BAKHTINE M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- BLASCO M. & CAPPEAU P. (2020). Ce que la syntaxe nous apprend : l'exemple du pronom *on* dans un corpus de consultations à l'hôpital. *7e Congrès Mondial de Linguistique Française*. Montpellier, France, SHS Web of Conferences, vol. 78..
- BIBER D. & CONRAD S. (2009). *Register, Genre and Style*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (2003). Le double jeu du pronom *on*. In : M. Berré, A. Van Slijcke & P. Hadermann (éds), *La syntaxe raisonnée : Mélanges de linguistique générale et française offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60e anniversaire*. Bruxelles : De Boeck Supérieur, 41-56. DOI <https://doi.org/10.3917/dbu.berre.2003.01.0041>.
- BOUQUET S. (2004). Linguistique générale et linguistique des genres. Introduction. *Langages*, 153, 3-14.
- BOUQUET S. (1998). Linguistique textuelle, jeux de langage et sémantique du genre. *Langages* 129, 112-124.
- CHUQUET H. & PAILLARD M. (1987). *Approche linguistique des problèmes de traduction*. Paris : Ophrys.
- COVENEY A. (2003). 'Anything you can do, *tu* can do better': *tu* and *vous* as substitutes for indefinite *on* in French. *Journal of Sociolinguistics* 2, vol. 7, 164-191.
- DE VOGUË S. (2021). La jolie syntaxe culiolienne : de la complexité des agencements de marqueurs à la continuité des façonnages de formes. In : R. Nita & S. Hanote (éds), *Opérations prédictives et énonciatives, contrastivité et corpus*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 23-44.
- DE VOGUË S. (2006). Invariance culiolienne. In : D. Ducard & C. Normand (éds), *Antoine Culoli. Un homme dans le langage*, Paris : Ophrys, Collection l'Homme dans la langue, 302-366.
- DÉTRIE C. (1998). Entre ipséité et altérité : statut énonciatif de *on* dans *Sylvie*. *L'information grammaticale* 76, 29-33.
- EGERLAND V. (2003). Impersonal Pronouns in Scandinavian and Romance. *Working Papers in Scandinavian Syntax*, 71, 75-102.
- FLØTTUM K., DAHL T. & KINN T. (2006). *Academic Voices Across Languages and Disciplines*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- FLØTTUM K., JONASSON K. & NOREN C. (2007). *ON, pronom à facettes*. Bruxelles : Duculot-De Boeck.
- GÉRARD C. (2019). Linguistique des genres : objet et méthode. Statut culturel des genres et variétés génériques. *Linx* 78, 1-59.
- GJESDAL A. M. (2008). *Étude sémantique du pronom ON dans une perspective textuelle et contextuelle*. Thèse de doctorat. Université de Bergen, Norvège.

- GUILLEMIN-FLESCHER J. (2023). *Linguistique contrastive : énonciation et activité langagière*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- GUILLEMIN-FLESCHER J. (1986). Le linguiste devant la traduction. *Fabula* 7, 59-68.
- GUILLEMIN-FLESCHER J. (1981). *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*. Gap : Ophrys.
- HAMELIN L. (2018). Éléments pour une sémantique de ON. *6e Congrès Mondial de Linguistique Française, SHS Web of Conferences, vol. 46*. DOI 10.1051/shsconf/20184612006.
- JONASSON K. (2008). La traduction de *on* dans deux versions italiennes d'*Une Vie de Maupassant*. In : M. Birkelund, M.-B. Hansen & C. Norén (éds), *L'énonciation dans tous ses états. Mélanges offerts à Henning Nølke à l'occasion de ses soixante ans*. Berne : Peter Lang, 291-314.
- JONASSON K. (2010). Qui est *on*? Réponse à l'anglaise. In : E. Richard, M.-C. Le Bot, M. Schuwer & F. Neveu (éds), *Aux marges des grammaires. Mélanges en l'honneur de Michèle Noailly*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 43-60.
- JOHANSSON S. (2007). *Seeing through Multilingual Corpora: On the Use of Corpora in Contrastive Studies*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- JOHANSSON S. (2002–2003). Viewing languages through multilingual corpora, with special reference to the generic person in English, German, and Norwegian. *Languages in Contrast* 4:2, 261-280.
- KRAZEM M. (2011). Représenter les relations entre grammaire et genres de discours : l'exemple des commentaires sportifs. *Linx* 64-65, 45-68.
- LANDRAGIN F. & TANGUY N. (2014). Référence et coréférence du pronom indéfini *on*. *Langages* 195, 99-115.
- MAINGUENEAU D. (2000). Instances frontières et angélisme narratif. *Langue française* 128, *L'ancre énonciatif des récits de fiction*, 74-95.
- MALRIEU D. & RASTIER F. (2002). Genres et variations morphosyntaxiques. *Texto !* http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu_Rastier/Malrieu-Rastier_Genres.htm.
- MARTÍ SOLANO R. & TORRELLAS CASTILLO M. (2021). *On et le pronom de deuxième personne en espagnol : une équivalence imparfaite ?* Séminaire interne sur le pronom *On*, Équipe de linguistique du laboratoire FoReLLIS, janvier 2021.
- NITA R. (sous presse). La construction de la perception à travers *on* et ses équivalents en anglais dans un corpus littéraire. In : F. Doro-Mégy & A. Leroux (éds), *Linguistique contrastive : nouvelles directions. Hommage à Jacqueline Guillemin-Flescher*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- NITA R. (2022). *Contrastivité, genres discursifs et corpus : interaction des marqueurs et discours rapportés*. Mémoire pour l'Habilitation à diriger des recherches. Université de Poitiers.

- RABATEL A. (2001). La valeur de *on* pronom indéfini / pronom personnel dans les perceptions représentées. *L'Information grammaticale* 88, 28-32.
- RASTIER F. (2001). Éléments de théorie des genres. *Texto !*. http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Elements.html.
- SKIBIŃSKA E. (1984). Traduire en polonais *on* dans sa spécificité delermienne : une tâche impossible ? *Romanica wratislaviensis* LI, 83-100.
- SKIBIŃSKA E. (2007). *On + verbes de perception dans la traduction polonaise. Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage*, Vol. 1, 37-58.
- SWALES J. M. (1990). *Genre Analysis. English in Academic and Research Settings*. Cambridge: Cambridge University Press.
- TARTARIN T. (2011). *Que dit ON ? ON, discours, point de vue et modalisation dans les textes journalistiques : problèmes de traduction*. Mémoire de Master 2, sous la direction d'H. Chuquet, Université de Poitiers.
- TARTARIN T. (2013). Le pronom *on*, marqueur de point de vue ? Étude d'un corpus d'articles de presse français/anglais. In : H. Chuquet, R. Nita & F. Valetopoulos (éds), *Des sentiments au point de vue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 246-268.
- VIOLLET C. (1988). Mais qui est *On* ? *Linx* 18, 67-75.